

nous garderons l'audace de l'inspiration et la ténacité du souvenir.

Dans un mot que Pierre Brunette nous a fait parvenir, nous souscrivons au merci que nous lui devons : « Je dis merci au Seigneur de nous l'avoir donné et je nous souhaite les sympathies les plus vives. Quelque part, dans les bras de Dieu, il est reconnu à sa pleine valeur dans la lumière. Rien de ce que Dieu a aimé en nous ne peut mourir » (Message du 27 juillet 2008).

Gilles Bourdeau, O.F.M.



LÉONCE HAMELIN, O.F.M.
(1920-2008)

UN SAINT NOUS QUITTE

Léonce, mon ami, notre frère n'est plus. Son visage s'est éteint pour toujours. Léonce, mon ami, notre frère est parti... enfin parti, parti pour une patrie qui peut-être n'est pas loin d'ici. Que le fil d'argent a été long à se casser! Que l'âme a été longue à prendre son envol. Léonce, mon ami, notre frère est mort, d'une mort qui est pleine de vie, la mort d'un vivant.

Léonce est mort en vie et la vie authentique peut-elle connaître la mort? Celui qui meurt vivant vivra à jamais. Telle est l'espérance que la mort d'un être cher éveille en nous. L'espérance d'une vie enfin libérée de toutes entraves mortelles, le souhait ardent d'une utopie bienheureuse, l'immense désir d'une existence qui transgresse les frontières connues. L'attente lancinante d'une rencontre inouïe : rencontre avec ce mystère innommable mais qui reçoit tous les noms : Dieu; rencontre avec soi-même. Nous voir enfin tels que nous sommes, contempler pour la première fois notre vrai visage, celui qui se dissimule sous nos masques et sous nos hontes et dont nous détournons volontiers le regard. Saint Paul écrit : « Maintenant nous voyons comme à travers un voile; alors nous verrons Dieu tel qu'il est et, en Dieu, nous verrons notre vrai visage, celui de fils de Dieu ».

Léonce est né deux fois. La première fois, selon la chair; c'était le 4 décembre 1920 à Saint-Narcisse, en Mauricie, de Bella Francoeur dont il a hérité le faciès. La seconde naissance s'est produite le 29 octobre 1980, à l'âge de 59 ans, à Montréal, quand une attaque foudroyante l'a terrassé au cours d'un repas chez des amis. C'est alors qu'il est né selon l'esprit, qu'il est né de Dieu. À sa première naissance, il avait reçu le nom de Léonce. C'était un nom comme un autre, une sorte d'étiquette vide, un mot sans contenu précis, un prête-nom anonyme, universellement applicable et totalement interchangeable. Chaque être humain est un appel, un devenir, un trajet, un essai. L'humain n'est pas donné au départ, ou plutôt il ne l'est que virtuellement, potentiellement. Chacun reçoit, à sa naissance, la vocation et la responsabilité d'accéder à soi-même, de remplir son nom d'un contenu bien spécifique, de devenir un humain à sa propre manière, de faire de son porte-nom son nom véritable. Chacun est appelé à incarner d'une façon originale la parole primordiale semée en lui par Dieu.

Léonce, quel est ton nom? Ou mieux, comme disent les Africains, à quel nom réponds-tu? Quelle substance humaine, quel type d'être recouvre le nom de Léonce? Qu'as-tu aimé? Qu'as-tu rêvé? As-tu vu Dieu et l'as-tu entendu parler à ton coeur? Quelle expérience as-tu fait de Lui au tréfonds de ton âme? Et Jésus, qu'en as-tu fait? As-tu réussi à le nommer pour toi? L'as-tu aimé vraiment, un peu... beaucoup... passionnément? Tout cela est ton secret le plus intime; et ce secret est de l'ordre de l'incommunicable. De toute manière, ton handicap t'a finalement imposé le silence absolu.

Chers frères et amis, je vous dirai de Léonce deux choses dont je suis sûr et qui font l'objet de ma plus profonde admiration. Je parlerai à partir de ma fréquentation assidue de Léonce ainsi que d'un court texte de 1992 signé par lui et publié, je crois, dans *La vie des communautés religieuses*. Ce texte, qui s'intitule : « J'ai vu la mort en face », a été écrit 12 ans après ses deux terribles thromboses cérébrales. À partir de ma fréquentation de Léonce et de ce texte, je peux remplir le nom de Léonce de deux choses. Quand je dis Léonce, qu'est-ce que je dis? Pour moi, Léonce veut dire (1) pauvre du Seigneur et (2) ministre de la tendresse de Dieu.

Deuxième naissance

En 1980, Léonce est mort à Léonce. Un nouveau Léonce est né. Deuxième naissance – comme Nicodème. Ce n'est que petit à petit qu'il a interprété ses thromboses comme une grâce et un don de Dieu l'obligeant à renoncer à une forme de vie et à un modèle d'humain. Une véritable rupture instauratrice de nouveauté! Dans un premier temps, c'est l'incompréhension, la protestation et même la culpabilisation : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu?, écrit-il; c'est alors que je suis venu à m'interroger : Pourquoi Dieu est-il si dur envers moi? Et j'ai connu les sentiments de Job sur un tas de fumier. Est-ce à cause de mes péchés de jeunesse que Dieu m'envoie cette affliction? Il me semblait que Dieu était injuste envers moi ».

Petit à petit ses yeux s'ouvrent. Alors s'amorce une deuxième lecture de l'événement fatal, en termes, cette fois, de Kairos, d'épreuve spirituelle, de visite du Seigneur. Léonce écrit : « Un changement profond s'était opéré. Non seulement j'acceptais l'épreuve parce que je ne pouvais faire autrement, mais j'y voyais une grâce et une visite du Seigneur [...] L'épreuve est une visite du Seigneur qui nous aime ». Nous sommes ici en pleine expérience de divine Visitation. Et toute Visitation – que ce soit la visite des trois anges à Abraham, les visitations à Zacharie et à Élisabeth, la Visitation de Gabriel à Marie – toute Visitation est génératrice de vie nouvelle, de naissance nouvelle. Un nouveau Léonce est né qui sera façonné à même la pauvreté et la tendresse.

Pauvreté

Le texte de Léonce insiste sur son expérience de pauvreté. Léonce amorce un long et pénible processus de désappropriation qui devait le conduire à l'impuissance la plus radicale et au dépouillement le plus absolu. Il perdra tout. Tout lui sera enlevé graduellement, sauf une conscience très éveillée et une oreille extrêmement affinée. À sa seconde naissance, Léonce a été appelé à remodeler son être et à devenir au-dedans et au-dehors Léonce autrement. Il a creusé son âme, puisé à son propre puits et tenté de toucher à son propre mystère. Il a appris que l'existence était moins un agir qu'un pâtir, moins une énigme à décrypter qu'un mystère à vivre. Il a su transformer son handicap en processus d'humanisation ou, comme disent les Pères grecs, de divinisation.

Il écrit : « Je me sentais devenu un bébé qui ne peut rien par lui-même [...] le supérieur fit remettre au grenier mes livres qui se trouvaient à l'Université. Il fit aussi débarrasser ma chambre pour l'offrir à un autre. Tant bien que mal, avec l'aide d'une religieuse, je suis parvenu à donner tout cela à Dieu. Je me souviens d'avoir fait ce don en pleurant toutes les larmes de mon corps. Alors que tout me semblait fini, les miens me disaient pour me consoler : « Cela aurait pu être pire ». Toute une consolation! J'ai compris que, par le supérieur, Dieu m'avait brusquement détaché des biens de la terre; ce que je n'avais pu réaliser par mon vœu de pauvreté [...] le Seigneur m'a purifié, il m'a détaché d'abord des choses matérielles : de mon auto, de mon salaire [...] ensuite de ma famille – son père, sa mère et trois de ses frères sont morts en dix ans (1980-1990). J'ai été séparé de la plupart de mes amis qui peu à peu m'ont délaissé; certains, pourtant, me sont restés fidèles ».

Voilà évoqués simplement, dans ces quelques lignes, les douze premières années d'un long et rigoureux processus de purification, de dépouillement, de réduction à néant, mais aussi d'abandon, de don de soi, de libération. Léonce est devenu le pauvre du Seigneur. Il a reçu la grâce de la pauvreté. Que cette grâce a été lourde et douloureuse! No cheap grace, disait Bonhoeffer. Devenir pauvre, c'est être purifié de tout ce qui n'est pas soi, de tout ce qui relève du personnage, du surmoi. Processus purificateur qui fait le vide, qui détruit tout comme un feu dévorant. Léonce est devenu pauvre. Tout ce qui en lui n'était pas lui a été extirpé, tout ce qui en lui n'était pas Léonce est disparu pour laisser toute la place à Léonce, au vrai Léonce. Du Léonce à 100%. À la fin, il n'y avait en lui plus rien d'autre que du Léonce. S'il est vrai que le beau est atteint non pas quand il y a encore à ajouter, mais quand il n'y a plus rien à enlever, c'est dire que dans son corps décharné, émâcié, tordu, Léonce était beau, beau d'une humanité à la mode Léonce. Ci-gît dans ce cercueil Léonce d'un bout à l'autre, Léonce dans sa quintessence. L'essentiel de lui-même. La grâce de la pauvreté consiste à laisser toute la place à l'Essentiel de soi-même et par là à toucher à l'Essentiel divin. On entre ainsi dans la vérité de soi-même et de Dieu et cette vérité rend libre.

J'ai salué moi-même cette pauvreté de Léonce dans mon livre *Les Pros de Dieu* paru en 2000, dont voici un court extrait : « Léonce a été réduit à la plus parfaite impuissance : perte du pouvoir-dire, du pouvoir-écrire et du pouvoir-agir. Lui, l'homme de parole, condamné au silence; lui, l'homme d'entregent rivé à un fauteuil roulant; lui, l'homme d'écriture, incapable de tenir un crayon [...] évidé du dedans et spolié du dehors par un destin aveugle, il a été fait pauvre par la grâce de Dieu. Quel triomphe sur toi-même n'as-tu pas réussi, cher Léonce! Quel Everest intérieur n'as-tu pas su escalader! Quel couloir ténébreux n'as-tu pas dû traverser! Tout cela, pour avoir le droit ou plutôt la rude grâce d'accéder à la pauvreté qui libère! [...] Tu es devenu serein, enjoué, taquin et tendre. Sur ta porte, tu as fait épingler un fanion sur lequel était écrit : 'Ministère de la tendresse de Dieu'. En te léguant en héritage la pauvreté du Christ, Dieu t'a enrichi de sa propre tendresse » (p. 143).

Tendresse

Cela ouvre mon deuxième point. Le pauvre Léonce est devenu tendre. De la pauvreté est née la tendresse. Voici ce qu'il écrit dans son texte de 1992 : « La visite du Seigneur m'a changé. Mes relations avec le prochain se modifiaient elles aussi. Je ne cherchais pas d'abord mon profit, mais celui des autres. J'étais prêt à dire à tout le monde que je les aimais. Je me voyais comme un ministre de la tendresse de Dieu ».

Ministre de la tendresse de Dieu. Que c'est beau! Qu'est-ce à dire? Trois mots lourds de

sens : ministre-tendresse-Dieu.

Ministre. Léonce se déclare lui-même ministre. Généralement, un ministre est une personne désignée par une autorité pour assumer une responsabilité ou remplir un office important. Dans nos gouvernements, il est même assermenté lors de son intronisation. Dans l'Église, il y a plusieurs ministères et plusieurs ministres. Qu'ils soient ordonnés ou délégués, les ministères sont confiés par l'autorité. Privé de l'exercice de son ministère ordonné, Léonce ose se nommer lui-même ministre; il se sent qualifié pour oeuvrer dans un nouveau ministère. Son handicap l'a préparé pour l'exercer adéquatement. Par sa meurtrissure, il a été trituré, ramolli, réduit à l'impuissance et dépouillé de tout ce qui peut durcir l'être : le pouvoir, le succès, l'orgueil. Léonce a été rendu tendre. Et donc qualifié pour exercer le ministère de la tendresse.

Tendresse : qu'est-ce à dire? La tendresse est faite de bienveillance, de libéralité, de sollicitude, de miséricorde, de clémence, de prévenance, de non-violence et de renoncement radical à toute expression de force et de domination. En un mot, elle est douceur pour ceux qu'on aime et amour de cette douceur, étant bien entendu que personne n'est exclu à l'avance de cet amour. Devenu tendre dans tout son être, Léonce pouvait être ministre de la tendresse et la rayonner chez tous ceux qui l'approchaient.

Léonce va plus loin. Il se dit ministre de la tendresse de Dieu – non pas de la sienne, mais de celle de Dieu. Dieu tendre. Cette qualité de Dieu est désignée dans la Bible par le mot *hesed*. C'est la *hesed* divine déposée en Léonce qui en a fait le témoin et le ministre de la tendresse de Dieu. Le Dieu tendre, c'est le Dieu plein de pitié, de sollicitude et d'affection pour toutes ses créatures, particulièrement pour les « fatigués et abattus » qui ploient sous le fardeau; un Dieu qui ne détruit, n'écrase et ne méprise aucune de ses créatures même les plus indignes, mais qui les enveloppe de son immense bienveillance. Un Dieu tendre, tout le contraire d'un être tout puissant, impassible, qui domine tout par sa force et qui n'est touché par rien. Le Dieu tendre est un Dieu faible, sans défense, passible, désarmé, pathétique, ému de la misère humaine. Ce Dieu tendre est incroyable, tellement incroyable, car il contredit la dure réalité et les évidences de la raison. Seuls les témoins de cette tendresse peuvent nous le révéler et en être les ministres. Léonce a rempli à merveille ce précieux ministère, il a rendu croyable le mystère incroyable de la tendresse de Dieu.

Pour terminer, je voudrais essayer de répondre à une question que plusieurs se sont posée au cours des derniers mois, sinon des dernières années de Léonce, concernant son attachement à la vie. Pourquoi ne voulait-il pas lâcher? Partir? Je lui ai dit de bien des manières qu'il pouvait partir, qu'il était prêt. Je crois avoir finalement trouvé la réponse à ce qui semblait à plusieurs un attachement obstiné et un désir opiniâtre.

Ma réponse est la suivante. Trois choses tenaient Léonce en vie : le bonheur de vivre, les soins prodigués et la musique. Léonce était heureux de vivre; sa vie essentielle se déroulait ailleurs et il n'avait besoin que d'un minimum vital pour la vivre. Comme quoi un corps même très magané peut suffire à porter l'essentiel de l'être. Au fond de lui-même, Léonce était heureux; et il goûtait le repos promis par Jésus à ceux qui portent son fardeau.

Il était dans une grande paix et une joie parfaite. Au cours des derniers mois, à l'occasion de mes visites, je posais ma main droite sur sa poitrine, juste sur le coeur, et je lui murmurais : « Vieux Léonce, as-tu la paix dans ton coeur? » Il acquiesçait d'un hochement de tête. « Vieux Léonce, as-tu

la joie dans ton coeur? ». Il acquiesçait à nouveau. Il possédait donc les deux grands dons eschatologiques que Jésus nous a promis : la paix et la joie. Voilà en quoi consiste le bonheur dans le règne.

Puis la main toujours posée sur son coeur, je lui demandais : « Vieux Léonce, as-tu peur de la mort? » Non, disait-il en secouant la tête. Cela confirmait ce qu'il avait écrit dans son texte : « La mort, écrivait-il, prend le nom et le visage d'une personne aimée ». Et je lui demandais encore : « Vieux Léonce, as-tu réussi à dompter toutes tes bêtes intérieures? » Il faisait oui de la tête. Toute bête étant domestiquée, c'est la liberté. Paix-joie-liberté. Y a-t-il bonheur plus complet? Léonce goûtait déjà au repos promis par Jésus.

De plus Léonce n'éprouvait pas de douleurs (je le lui ai souvent demandé) et il recevait tous les soins appropriés. L'infirmier a été sa demeure pendant 28 ans et le personnel de l'infirmier a été sa véritable communauté. Infirmiers et infirmières, préposé(e)s aux soins, responsables de la buanderie et du ménage, préposées au service des tables, laïcs et religieuses, quelle belle et dévouée communauté vous avez formé pendant 29 ans autour de Léonce, lui prodiguant les meilleurs soins et le nourrissant de votre affection et de votre admiration! Que Léonce vous le rende en faisant descendre sur chacun et chacune de vous la bénédiction de Dieu!

Enfin je crois sincèrement que la musique remplissait Léonce de subtiles vibrations. Il allait de Mozart à Schubert, de la musique de chambre à l'opéra en passant par Bach et Haydn, Léonce et la musique ne faisaient qu'un. Il ne s'agit pas ici de musicothérapie, mais bien d'une référence « mystique ». Léonce s'harmonisait à la musique qui l'arrachait pour ainsi dire à son étroite spatio-temporalité et aux murs blafards de sa minuscule chambre. Une préposée, Marie Létourneau, a peint le portrait de Léonce en lui dessinant une clé de sol à la place du coeur. Dans ce contexte, est-il si surprenant que Léonce ait été vraiment heureux jusqu'à la fin?

Conclusion

Parce que par sa pauvreté il s'est fait petit et s'est vidé de lui-même, Léonce a été rempli de cette indicible connaissance à laquelle les « pleins d'eux-mêmes » et les « futés » n'ont pas accès. Il a porté son fardeau avec Jésus. Aussi a-t-il trouvé le repos; son fardeau est devenu celui de Jésus. Fardeau léger, déclare le Seigneur. C'est un fardeau bien mystérieux qui au lieu d'être porté nous porte. Léonce a été porté par son fardeau devenu fardeau de Jésus. Divine et mystérieuse transmutation. Le handicap devient un tremplin, la maladie un remède (et non plus un mal); les épreuves un chemin de vie et les contrariétés, la porte d'entrée dans la Voie. Le paradoxe de la divine Kénose s'est accompli en lui : le vide l'a conduit à la plénitude, la pauvreté à la richesse, la meurtrissure à la tendresse. Le vide est devenu l'aspect visible du plein; le corps décharné et tout noué, le côté visible de sa beauté; la non-humanité, la forme tangible de l'humain essentiel qu'il a réalisé; le dénuement absolu, le visage visible de la richesse de son être.

Mes frères, le saviez-vous, il y avait un saint parmi nous! Il s'appelait Léonce.

Richard Bergeron
23 septembre 2008